

Cœur de chien

Je n'arrive pas à savoir ce que je dois faire. Je l'aime plus que tout. Je n'ai jamais rencontré une personne qui me bouleverse autant, mais cette relation me vide, me fait mal, par cette impression d'être constamment sur un siège éjectable, de devoir ramer pour maintenir le lien qui nous unit. Il me manque, mais il n'est pas aimable. C'est ça le mot. Cet homme que j'aime n'est pas aimable. Mon cœur a bien mal choisi la cible de son affection. Cupidon est un âne.

Il a rompu, il y a quelques semaines. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Comme je commençais à m'apaiser, il est revenu vers moi. Il aimerait que nous passions le week-end à New York pour nous réconcilier peut-être. Le peut-être fait déjà mal. Je devrais me sentir libérée de lui, lui répondre d'aller se faire foutre, mais j'ai l'impression d'étouffer sans lui. Il me manque. Un vrai calvaire. Je sais que je ne dois pas retourner vers lui, mais mon cœur a de ses élans que ma tête n'arrive pas à réprimer. Je me sens comme la dernière des idiots de vivre cette passion qui n'a aucun sens pour un homme qui n'offre rien. Une amie m'a offert le roman *Passion simple* d'Annie Ernaux et je m'y reconnais. Ça va mal finir, et pourtant, j'espérais secrètement qu'il revienne vers moi. C'est son *modus operandi*... faire souffrir et revenir comme si de rien n'était. Irais-je à New York alors que c'est franchement une mauvaise idée ? Bien sûr que j'irai, je le sais d'ailleurs déjà. J'ai même hâte.

Je l'invite à souper à la maison en prétextant l'organisation du voyage. Il me répond que tout est déjà organisé, que je n'ai qu'à faire ma valise, qu'il s'est occupé de tout. Il a déjà acheté les billets pour une exposition que je veux voir sur Monet au Musée des Beaux-Arts de Brooklyn. Il a réservé chez Benoit après une soirée au Met où l'opéra sera joué sous la direction de Yannick Nézet-Séguin. Il sait que j'adore la Buvette et nous irons. Tout est organisé. Ah, il ajoute que nous passerons faire un saut à la New York Public Library après un café dans le Bryant Park qu'il adore. Il m'a organisé un week-end de rêve. Il cherche à se faire pardonner... une fois de plus.

Combien de fois faudra-t-il que je l'excuse, que je lui offre un pardon qu'il ne demande même pas en mots ? Combien de fois céderais-je encore à ses plans romantiques qui finissent en queue de poisson au bout de quelques mois ? Je maintiens mon invitation à souper. Il me semble qu'il faut en parler de ce voyage. Il me semble qu'il faut effleurer la rupture qu'il vient de me faire subir. Il sourit au bout du fil. Je l'entends sourire. Je connais cet homme, je connais les travers de son âme. Je devrais fuir. Bien sûr qu'il viendra souper pour que nous nous retrouvions dans un beau moment de tendresse, répond-il. La tendresse efface tout, n'est-ce pas ? Le rendez-vous est fixé au lendemain. Je commence déjà à préparer ma valise dans ma tête. J'ai tellement hâte.

Je cours comme une folle pour tout préparer, me préparer moi, préparer mon corps et mon cœur, préparer à souper, il ne faut pas oublier d'acheter le vin qu'il préfère, préparer la maison. Tout doit être beau et bon. Tout sera parfait. Je mettrai une nappe sur la table. J'achèterai des fleurs, c'est joli. Je cours à l'épicerie, à la poissonnerie, prendre du pain chez Guillaume, des fromages chez Yannick. Ne rien oublier. J'ai sûrement une liste quelque part. Ne rien oublier. Ce sera parfait. Je pardonne déjà. Je flotte sur la ville tellement j'ai hâte de le retrouver. La rupture, c'était un mauvais moment. Nous serons enfin bien, heureux, ensemble. Je dépose mes chiens chez ma voisine. Nous ne serons pas dérangés. Je pourrai être complètement présente à lui.

L'heure de son arrivée approche. Ai-je tout fait ? Ma robe est-elle trop sexy, pas assez ? Je n'ai pas le temps d'en changer. Ma valise est prête, c'est idiot, nous ne partons que dans quelques jours. Je la cache, ça trahit mon empressement. L'heure du rendez-vous est passée depuis dix minutes. Le coquin se fait attendre. Il doit être pris dans un bouchon. J'arrête les feux, s'il tarde encore, le repas sera tout cramé. Il est en retard de trente minutes. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Ça fait une heure que je l'attends. Il ne répond pas au téléphone. Il est peut-être mort. Ce serait mieux. Mon cœur est pris dans un étau. J'ai le cerveau dans une espèce de brouillard étrange. Je ne sais plus comment penser. Devrais-je appeler les hôpitaux pour voir s'il s'y trouve ? Je sais que c'est inutile. Je sais qu'il ne

viendra pas. J'aurais dû savoir qu'il ne viendrait pas par son sourire en acceptant mon invitation à souper. C'était du pipeau. Il vérifiait si j'étais encore là, aimante.

Je range les plats, éteins les bougies, retire ma robe. Je vais chercher les chiens chez ma voisine. À ma tête, elle ne pose aucune question. Ils sont trop contents de me voir. Ils m'accueillent comme si nous avions été séparés plusieurs jours. La loyauté des chiens est absolument inaltérable. J'ai probablement un cœur de chien. Et si je le passais ce week-end avec la personne pour laquelle je devrais avoir mes premiers élans de tendresse. Je vais aller à New York toute seule, comme une grande. Je serai à l'opéra dont il avait parlé. Don Giovanni... Ironique, n'est-ce pas ? C'était écrit dans le ciel.

Je n'ai jamais revu cet homme. J'ai décidé en traversant le pont de Brooklyn que je ne le reverrais plus. Je devais m'aimer assez pour m'éloigner de celui qui était incapable de tendresse à mon égard. Je lui ai pardonné de ne pas avoir été là pour moi. Il ne le pouvait pas. Je le comprends maintenant. Je n'ai plus de peine. Je n'ai plus de colère. J'ai même de la compassion pour celui qui ne sait pas aimer. Depuis, je fais le petit deuil d'un homme vivant que j'aime de mon cœur de chien.